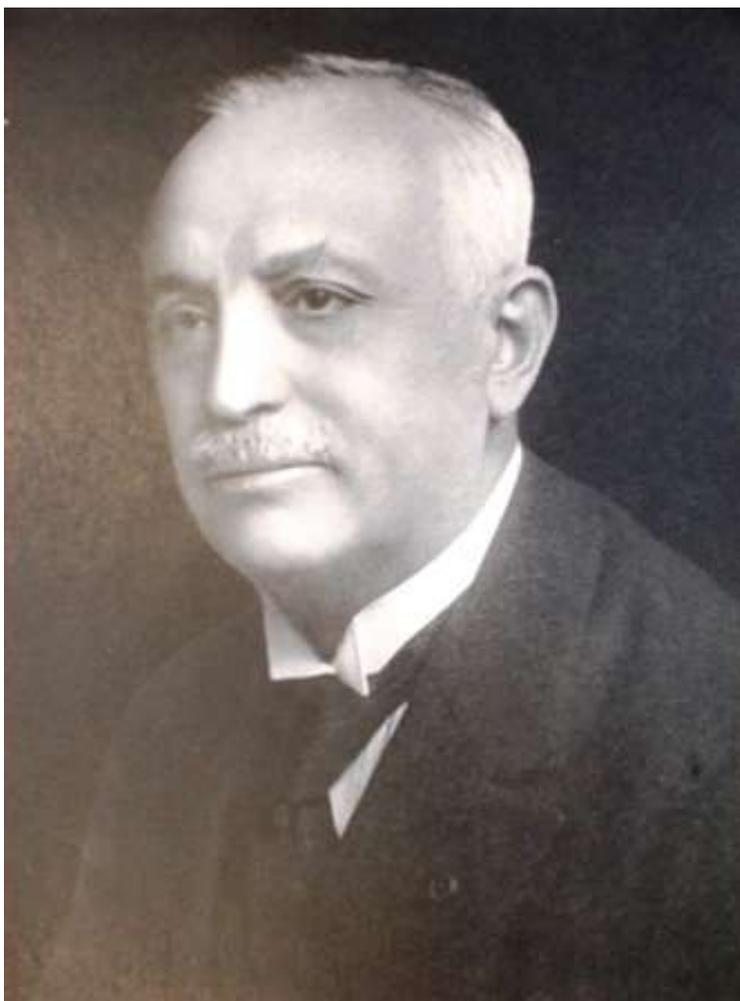


Henry Lapauze et Ingres



- 1) Qui est Henry Lapauze ?
 - Présentation
 - Discours de M. Rigal
 - Discours de
 - Liste des œuvres
- 2) Sa première épouse
- 3) Portrait à charge de Marcel Séméziès
- 4) Ce qu'il fait pour Ingres

Qui est Henry Lapauze

Henry Lapauze est né le 1^{er} février 1867 à Montauban et est décédé le 9 avril 1925 à Paris. Fils d'un modeste menuisier, il deviendra une figure marquante de la vie culturelle parisienne.

Fondateur de deux revues (La Renaissance politique, littéraire, économique et artistique en 1913 et La Renaissance de l'art français et des industries de luxe en 1918, renouant ainsi avec son passé de journaliste, c'est là qu'en 1924, Henry Lapauze nous rappelle les principes de sa vie suite à la nomination d'Aristide Briand à la Présidence du conseil.

« Voici donc M. Briand à l'œuvre. Nous ne pouvons pas oublier que le premier numéro de La Renaissance — il y a neuf années — s'ouvrit sur un programme rédigé en parfait accord avec M. Aristide Briand, et par un de ses collaborateurs d'aujourd'hui, M. André Maginot. Nous voulions alors - ce que nous voulons toujours - nous associer activement à cette politique d'union nationale que M. Raoul Péret rêvait hier encore de réaliser avec tous les chefs du parti républicain et à laquelle M. Aristide Briand - on le voit bien par la composition de son ministère - est resté fidèle à travers les années, comme nous-mêmes ».

Son journal s'ouvrira aux grandes plumes de la littérature française et mondiale et aux grandes plumes politiques (les textes publiés par de Gaulle ou Mendès-France furent-ils leurs premiers écrits ?) avec souvent le souci de grandes enquêtes pluralistes. Du tango au féminisme, le journal est un témoin précieux de la vie et des luttes de l'époque. Manifestement, il était influent et donc capable de changer des décisions politiques. Construits d'amitiés et de convictions, le journal traversera bien des crises.

Après le décès d'Henry Lapauze, son nom est resté comme directeur pendant plusieurs années puisque c'est seulement le 6 octobre 1928 qu'on lui prépare un remplaçant qui apparaîtra le 3 novembre 1928 en la personne de Charles Pomaret, député de Florac. L'autre personnage clef est le député de la Sarthe, présent depuis longtemps : Jean Montigny. Le journal deviendra seulement journal politique, perdant sa référence artistique et littéraire. Il continuera de donner la parole aux hommes d'avenir (Pierre Cot, Mendès-France) comme aux hommes du passé.

Et la postérité actuelle d'Henry Lapauze ?

Du 15 février au 13 mai 2007, le Petit Palais proposa une exposition « Peintres de la lumière, Sargent et Sorolla ». Celle-ci rappelait le combat d'Henry Lapauze dans cette institution. Dès sa nomination en 1905, Henry Lapauze avait prévu une galerie d'exposition consacrée aux dessins. Il recevra six cents dessins de Sysley à Renoir en passant par le jeune Matisse. Il s'adressera aussi aux étrangers et obtint six dessins de Sargent qui se retrouvent dans l'exposition de 2007. Simple exemple des effets d'un travail courageux qui ne pouvait que traverser les décennies.

Quant à ses livres, on en trouve peu. Peut-être que cela tient au prix. La Tour et son œuvre au musée de Saint Quentin paru en 1905 à 500 exemplaires, est proposé encore aujourd'hui au prix de 640 euros ! C'est au contact de Jacques-Ernest Bulloz, éditeur montalbanais lui aussi que Lapauze s'oriente vers l'Histoire de l'art. C'est avec Bulloz, que Lapauze, d'abord journaliste au Gaulois conçoit le projet d'une étude consacrée à Ingres. C'est aussi avec lui, qu'il s'intéresse au peintre La Tour.

Premier directeur du Palais des Beaux-arts de la Ville de Paris, Il meurt d'un cancer sans avoir vu l'Exposition Internationale des Arts Décoratifs et Industriels Modernes

qu'il avait pourtant contribué à organiser. Le Pavillon de La Renaissance de l'art français et des industries de luxe à l'Exposition, lui est dédié à titre posthume. Il se maria deux fois. Sa première épouse n'est autre que l'écrivain féministe Daniel-Lesueur (Jeanne Lapauze née Loiseau 1860 – 1920 : poète, romancière et dramaturge, engagée dans les combats féministes de la « Belle Epoque ». Elle est la première épouse d'Henry Lapauze.) Sa seconde épouse devient directrice de la revue jusqu'à la reprise par Madame Charles Pomaret.

Les obsèques à Montauban

La presse locale, dont La Dépêche, a largement rendu compte de l'événement. Voici deux discours qui permettent de faire le point sur le personnage.



La tombe de Lapauze à Montauban

DISCOURS DE M. RIGAL **Adjoint au Maire de Montauban**

Au nom des membres de la Commission du Musée Ingres, nous apportons notre salut ému au généreux et érudit collègue que fut pour nous Henry Lapauze. Au nom de la ville de Montauban, nous déposons sur son tombeau l'hommage de notre impérissable reconnaissance.

Quand, il y a quelques jours à peine, nous apprîmes la maladie de celui qui nous était particulièrement cher, nous ne voulûmes pas croire à l'imminence du danger. Connaissant l'indomptable énergie de Lapauze, nous voulions espérer quand même, que nous le retrouverions bientôt parmi nous pour inaugurer, les nouvelles salles de ce Musée Ingres pour lequel il a tant fait et sur lequel planera désormais le souvenir de celui que nous accompagnons aujourd'hui à sa dernière demeure.

Hélas ! notre amicale illusion devait brutalement s'anéantir ! C'est avec une bien pénible émotion que nous apprenions, ces jours derniers, que l'irréparable était accompli et qu'Henry Lapauze n'était plus. Et nous sommes venus en hâte saluer la mémoire de notre grand et dévoué compatriote.

Notre compatriote ? Lapauze le fut par sa naissance ; il le fut pendant sa jeunesse ; il l'est toujours resté, même lorsque les vicissitudes de la vie l'ont éloigné de sa ville natale ; et, de par sa volonté, il le restera éternellement puisqu'il a voulu être enseveli dans cette terre natale qui moula ses premières empreintes et où il sera bercé désormais par les mille bruits de la plaine tarnaise si doucement familière à ses premières années et à laquelle il fut toujours si ardemment attaché par le cœur.

Parti jeune de Montauban, Lapauze a été le fils de ses œuvres au sens complet du mot. C'est par son labeur obstiné et par une activité qui ne s'est jamais démentie qu'il a gravi pas à pas la voie triomphale qui lui avait assuré une place particulièrement enviée des artistes contemporains.

Il aimait l'art de toute son âme, et cela, parce qu'il était lui-même, par essence, un artiste, je veux dire un artiste complet, de ceux qui peuvent affirmer, sans nulle présomption, que rien de ce qui touche à la beauté ne les laisse indifférents.

Et ce fut là, le secret de sa vie, toute faite d'art pur et de science. Il restera de ceux que l'on peut juger par les résultats obtenus : le monde entier admire et envie ce merveilleux Palais des Beaux-arts qui est son œuvre ; les beautés de Versailles ne sauraient oublier ce qu'il a fait pour elles ; et ses nombreuses publications toutes artistes et artistiques, resteront recherchées des écrivains et des érudits, autant par la poésie qui s'en dégage que par leur documentation précise qui restera longtemps un modèle et un guide pour les auteurs consciencieux.

Pour nous, Montalbanais, nous n'oublierons jamais ce que Lapauze a fait pour notre Musée Ingres.

Nous le voyons encore à la Commission du Musée, dans la dernière séance à laquelle il assista. Nous l'entendons toujours proclamer son amour et sa foi pour Ingres et pour Montauban. Avec quelle piété, avec quelle éloquence persuasive : vibrait-il tout entier en prônant autour de lui cette religion d'art dont Ingres reste l'incontestable Messie Il n'ignorait pas qu'il s'adressait à des convaincus. Mais il ne nous disait pas tout. Dans sa délicate modestie, il oublia de nous dire que les religions ne se développent que par le zèle enthousiaste de ses propagateurs, et que si notre grand

peintre montalbanais voit aujourd'hui toutes les écoles se réclamer de lui, nous le devons pour beaucoup, pour la plus large part même, à l'intelligente et active croisade de celui qui fut, jusqu'à son dernier souffle, son érudit et inlassable apôtre : à Henry Lapauze, qui, par là-même, acquérait de nouveaux droits à notre gratitude. Aussi sa mémoire vivra éternellement parmi nous.

Repose en paix, ami regretté ! Montauban est, grâce à toi, la ville d'Ingres. Nous ne voyons pas comment ton nom pourra jamais être séparé ici de celui de notre grand peintre.

Nous aimons à croire que l'ingratitude ne saurait fleurir sur cette terre que tu as tant aimée et qui, émue, tressaille en te recevant aujourd'hui.

Nous nous inclinons devant la famille éprouvée. Nous pleurons avec elle le décès prématuré de celui qui a si bien garni les pages de son existence, mais qui aurait encore, tant fait si le destin impitoyable ne s'y était si brusquement et si brutalement opposé.



P.-B. GHEUSI. Publié par La Renaissance du 18 avril

Le corps d'Henry Lapauze avait été transporté au Musée Ingres, où Guillaume Tronchet, dans une des salles vides du rez-de-chaussée, sut improviser une décoration très simple, détachant sur les tentures funèbres l'amoncellement, fané à peine, des couronnes et des palmes apportées de Paris, non sans le rehausser des précoces fleurs de la saison, cueillies dans les jardins de Montauban et dans la campagne vernale, déjà pavoisée d'églantines et de violettes.

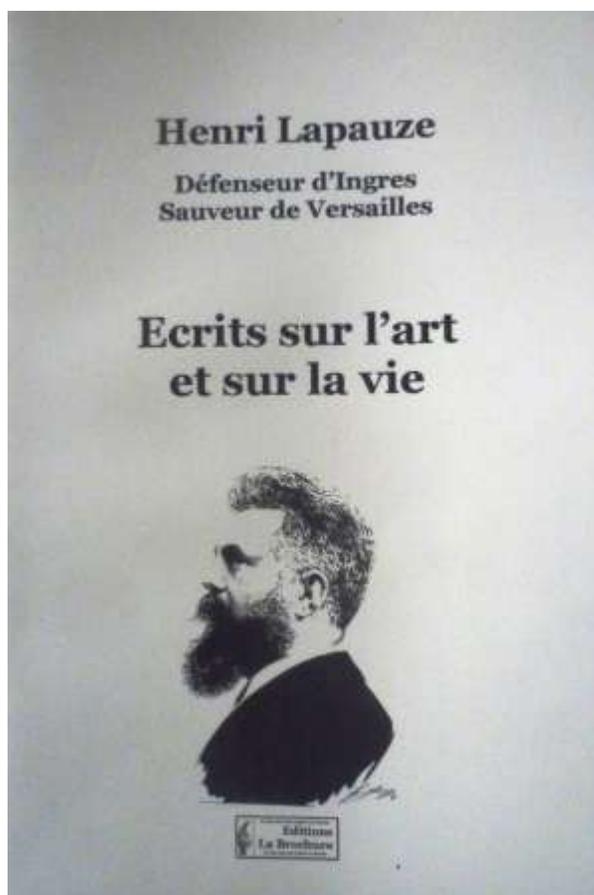
C'est là que les intimes d'Henry Lapauze, groupés autour de Mme Henry Lapauze, sa veuve, et de Mme Daria Lapauze Guarnati, sa fille, ont assisté au défilé des autorités locales, des délégations et des personnalités de la région, tandis qu'une foule endimanchée et déférente se pressait aux portes du musée et évoquait le souvenir du compatriote, aussi populaire dans sa cité natale que célèbre à Paris. Et c'est au cœur de ce palais historique, aux nobles et grandioses lignes, que nous avons compris tout le destin de notre ami. Car, s'il a créé ici une œuvre qui lui survivra, s'il a su, d'un édifice neuf et vide, confié à ses soins prestigieux, faire ce joyau parisien des Champs-Élysées, c'est à Montauban, dans le vieux Palais épiscopal de la ville rose qu'Henry Lapauze est entré désormais dans la longue survivance de la gloire humaine. Son nom, au bord du Tarn féodal, coloré des nuances changeantes de la terre et du jour, ne sera plus séparable du grand nom d'Ingres auquel il a voué, pendant tant d'années, les forces surprenantes de sa foi, l'ardeur de sa passion, tous ses secrets personnels de persuasion et de réussite. C'est au Musée Ingres, où il est venu dormir l'avant-dernière halte de sa course terrestre, toute rayonnante de flambeaux, qu'Henry Lapauze continuera à vivre parmi nous, partout présent et attentif, dans les salles anciennes, devant les cadres et les vitrines pleines de reliques, parmi les dessins immortels et les toiles renommées, presque surhumaines - après un siècle d'impérissable existence - d'avoir été humaines il y a déjà si longtemps. Dans le palais des bords du Tarn habite maintenant l'âme de notre ami, sa pensée errante, sa volonté presque sans rivale ; pour n'être plus perceptible à nos sens elles n'en inspireront pas moins désormais les initiatives municipales, les agencements de son disciple Félix Bouisset, les installations et les achèvements qui vont faire de l'ancien évêché de Montauban le plus parfait des musées régionaux et l'un des plus attrayants autels de nos pèlerinages d'art français.

Quand le cortège s'est mis en marche, sous un ciel pascal où couraient des nues blanches, les rues silencieuses de la vieille ville se sont animées. Derrière le cercueil s'étaient groupés les meilleurs et les plus fidèles amis d'Henry Lapauze : Charles Capéran, ancien sénateur, ancien maire ; MM. Vidal-Marty, Maurou, Antonin Perbosc, Félix Bouisset, Quercy, Belloc. Ceux qui ne suivaient pas le convoi se racontaient l'enfance de ce « Parisien », que tous ses triomphes de Paris n'ont pas détourné de sa dilection pour le terroir natal. On se disait, sans doute, qu'il était émouvant et digne des traditions d'une race ancienne le rêve qu'Henry Lapauze réalisait jusque dans la mort : être parti, modeste, obscur, sans argent, de sa ville natale et lui confier, en lui revenant, mort et célèbre, le soin de garder sa renommée en enrichissant de dons inestimables le trésor artistique et remis enfin à son rang prestigieux qu'un peintre illustre, enfant de la cité, lui aussi, avait déjà laissé en dépôt à ses compatriotes.

Et quand nous nous sommes arrêtés devant le caveau familial où l'attendaient son père et sa mère, pendant le discours, très simple mais d'une émouvante sincérité, dont le saluait M. Rigal, maire-adjoint de Montauban, un soleil très doux, des souffles de printemps dont bruissaient les grands cyprès toscans de ce campo-santo gallo-romain animaient les fleurs et faisaient chanter les oiseaux qui commençaient à bâtir des nids dans ce riant asile de la mort.

Ainsi, Henry Lapauze a su éviter d'être confondu dans la foule immense des oubliés de la capitale qui a dévoré sa vie frémissante. Il repose parmi ceux qui l'ont connu, au bord d'une allée où tous les visiteurs salueront son nom d'un geste d'affection et de reconnaissance. L'accent du terroir fera tressaillir son âme aux aguets, cet accent qu'il avait eu la coquetterie de ne pas perdre tout à fait, comme pour garder un lien permanent avec le sol où il tenait à dormir son sommeil suprême, longue veille de son esprit et amical abri de sa mémoire.

Et quand nous repasserons par Montauban, les uns et les autres, amis du mort d'hier, touristes curieux, pèlerins de l'œuvre d'Ingres ou passants avertis, nous ne manquerons pas d'aller, au cimetière, revoir le coin où se repose, pour la première fois et pour toujours, celui dont l'action consuma la vie et retrouver, au Musée Ingres - qui semble faire corps avec le pont du Tarn dans un tableau de la renaissance italienne — l'âme artiste et créatrice du bon, du fidèle, de l'enthousiaste Henry Lapauze.



Lapauze aux Editions La Brochure

Bibliographie de Lapauze qui va nous conduire vers Ingres

Wilfrid Meister, J. Granié, Montauban, 1884.

De Paris au Volga. Le couronnement de Nicolas II. Une visite à Léon Tolstoï. Les foires de Nijni-Novgorod, A. Lemerre, Paris, 1896 réédite en 1898.

A Yasnaïa Poliana. Une soirée chez le Comte Tolstoï, Lemerre, Paris, 1896.

Les pastels de M.-Q. de la Tour à Saint-Quentin, préface par M. Gustave Larroumet, Bulloz, Paris, 1899.

Catalogue des dessins, reproduits pour l'ouvrage Les dessins de J.-A.-D. Ingres, de Montauban par Henry Lapauze, Préface de Henry Roujon, Bulloz, Paris, 1901.

Le Droit d'entrée dans les musées, Société française d'imprimerie et de librairie, Paris, 1902.

Collection Georges Lutz. Catalogue des importants tableaux modernes dont la vente aura lieu à Paris les 26 et 27 mai 1902, Paris, 1902.

Lettres inédites de Mme de Genlis à son fils adoptif Casimir Baecker (1802-1830), publ. avec une introd. et des notes, d'après des documents nouveaux, par Henry Lapauze, Plon-Nourrit, Paris, 1902.

Les Portraits dessinés de J.-A.-D. Ingres, Bulloz, Paris, 1903.

Procès-verbaux de la Commune générale des arts de peinture sculpture, architecture et gravure : (18 juillet 1783-tridi de la première décade du 2^e mois de l'an II) et de la Société populaire et républicaine des arts (3 nivôse an II-28 floréal an III) publiés intégralement pour la première fois avec une introd. et des notes par Henry Lapauze, Imprimerie Nationale, Paris, 1903.

Une Académie des Beaux-arts révolutionnaire (1790-1795), Extr. de la Revue des Deux Mondes, t. XVIII, 1903, p. 883 à 903, 1903.

L'Académie de France à Rome : A propos d'un Centenaire, Extr. de la Revue des Deux Mondes, Paris, 1903.

Recueil. Dossiers biographiques Boutillier du Retail. Documentation sur Numa Boucoiran, "La copie des fresques de la chapelle Sixtine d'après des documents inédits" in Le Correspondant, 10 août 1903.

Catalogue sommaire des collections municipales : Notice historique du Palais des Beaux-Arts et des collections municipales par Henry Lapauze, Librairies-imprimeries réunies, Paris, 1904.

Exposition de l'art de la dentelle française au Musée Galliera : avril-juin 1904; rapport général présenté au nom du Jury par Henry Lapauze, Librairies-imprimeries réunies, Paris, 1904.

Album de la Société des artistes lithographes français, Préface par Henry Lapauze, Imprimerie Nationale, Paris, 1904.

Mélanges sur l'art français, Hachette, Paris, 1905.

La Tour et son œuvre au Musée de Saint-Quentin, Manzi, Joyant & Cie, Paris, 1905.

Le Point de France et les centres dentelliers au XVII^e et au XVIII^e siècles, ouvrage orné de quarante-trois illustrations, lettre-préface de M. Henry Lapauze, Laveur, Paris, 1905.

Palais des Beaux-arts de la Ville de Paris : Catalogue sommaire des collections municipales. Nouvelle éd, Motteroz, Paris, 1906.

Un Collectionneur ami de Corot et de Dupré, Extr. de La Nouvelle Revue, t.

XXXIX, 1906, p. 289 à 298, 1906.

Catalogue sommaire des Collections Dutuit : Notice historique sur les frères Dutuit (Palais des Beaux-Arts de la Ville de Paris), Motteroz, Paris, 1907.

Ministère de l'instruction publique et de beaux-arts : Sous-secrétariat des Beaux-arts. Division de l'enseignement, des travaux d'art et des musées. Commission chargée d'étudier toutes les questions relatives à l'organisation des Musée de province et à la conservation de leurs richesses artistiques. Rapport présenté par M. Henry Lapauze le 25 octobre 1907, Plon-Nourrit, Paris, 1908.

Ingres : d'après les erreurs d'une biographie récente, Extr. de la Nouvelle Revue, 1909, p. 182 à 192, 1909.

Le Palais des beaux-arts de la ville de Paris (petit palais), Laveur, Paris, 1910.

Le Roman d'amour de M. Ingres, P. Lafitte, Paris, 1910.

Ingres, sa vie & son œuvre (1780-1867) : d'après des documents inédits / ouvrage illustré de 400 reproductions, dont 11 en héliogravure, Petit, Paris, 1911.

Jean Briant, paysagiste (1760-1799) : maître de Ingres, et le paysage dans l'œuvre de Ingres, Extrait de la Revue de l'art ancien et moderne (Février, Mars, Avril 1911), Petit, Paris, 1911.

Ingres à Rome : au sortir de la villa Médicis (1811-1820), Extr. De La Revue de Paris, 1er avril 1911, p. 599 à 628, 1911

Vente Henri Haro 2 décembre 1911, Préf. de Henry Lapauze, 1911.

Exposition David et ses élèves 7 avril-9 juin 1913, Préface de Henry Lapauze, Petit, Paris, 1913.

La Beauté de Paris, Paris, 1918.

Les pastels de Maurice-Quentin de La Tour du Musée Lécuyer à Saint-Quentin, La Renaissance, Paris, 1919.

Exposition Ingres ouverte du 8 mai au 5 juin 1921 en l'hôtel de la Chambre Syndicale de la Curiosité et des Beaux-arts Paris, 1921.

Un nouveau chapitre sur l'œuvre de Francesco Guardi, d'après des documents inédits ? la Renaissance de l'art français et des industries de luxe ?, Paris, 1922.

Histoire de l'Académie de France à Rome, Plon-Nourrit, Paris, 1924.

Catalogue sommaire des collections Dutuit : précédé d'une notice sur les frères Dutuit. Ce catalogue a été achevé en février 1925 par Henry Lapauze avec la collaboration de Camille Gronkowski et celle d'Adrien Fauchier-Magnan, Nouv. éd. avec 32 illustrations hors-texte, Créte, Paris, 1925.

Exposition du paysage français de Poussin à Corot, mai-juin 1925, catalogue par Henry Lapauze, Camille Gronkowski, et Adrien Fauchier-Magnan, Créte, Paris, 1925.

Tableaux et dessins par J. A. D. Ingres, Catalogue de la vente du 21 Juin 1929, 1929.

La Renaissance: politique, littéraire et artistique, dir. Henry Lapauze, n° 1 (1913, 8 nov.)-19e année, n° 15 (1931, 27 juin), Paris, 1913-1931.

HENRY LAPAUZE :
Un chef-d'œuvre d'Ingres en danger
L'humidité menace gravement « Le martyr de Saint-Symphorien » dans
la cathédrale d'Autun

Autun, Saône-et-Loire, août 1923.

L'année prochaine marquera une date capitale dans l'histoire de la peinture religieuse en France ; nous ne la laisserons pas passer sans y insister. 1824-1924 : le centenaire du *Vœu de Louis XIII* rapporté de Florence, par Ingres qui, complètement ignoré la veille, malgré ses 44 ans, et tant de pages aujourd'hui illustres, se vit acclamer au Salon, fut décoré de la Légion d'honneur par le Roi Charles X, et, tout à coup, connut la gloire.

Le Vœu de Louis XIII a son aboutissement partout où vous rencontrez une page d'inspiration religieuse, depuis Hippolyte Flandrin jusqu'à Maurice Denis. Il est pieusement conservé dans la Cathédrale de Montauban : rendons-en grâce à ceux qui en ont la noble charge. Dans dix ans - 1934 - ceux qui seront encore là célébreront un autre centenaire fameux, plus fameux qu'aucun autre dans l'œuvre du maître : celui du *Martyre de Saint-Symphorien*, tant décrié à l'origine. Seulement, si l'on n'y prend garde, le tableau ne sera plus là, ou il y sera, dans un si fâcheux état, qu'on ne célébrera que son ombre, sa grande ombre.

J'écris ceci à Autun même, dans la Cathédrale, où *Le Martyre de Saint-Symphorien* a déjà failli mourir, - et où, ayant été soigné au Louvre, en 1913, il a repris sa place pour mourir cette fois plus sûrement.

Je n'exagère rien. Même, en mon âme et conscience, je crois que si on s'en occupe sans retard, *Le Martyre* sera sauvé une fois de plus, absolument sauvé... à la condition qu'on prenne de sérieuses mesures de protection lorsqu'on le réinstallera dans la Cathédrale d'Autun.

Le Martyre de Saint-Symphorien est fixé contre un mur de la troisième chapelle du collatéral du Nord, à gauche, entre la chapelle de sainte Anne et celle des Evêques. Il n'y a qu'un seul tableau dans cette chapelle, en face du *Saint-Symphorien*, et il est entièrement dévoré par les champignons que l'humidité y déposa depuis un siècle. C'est encourageant ! Hé bien, voici dans quel état se trouve le chef-d'œuvre d'Ingres : La toile paraît avoir été constituée de quatre lés. Rien ne devrait, extérieurement, nous en être révélé : or, trois raies blanchissantes, du haut en bas, apparaissent, très nettement marquées, comme si les diverses parties de la vaste toile étaient au moment de se disjoindre.

Tout le premier lé de gauche est strié de raies blanches, qui se resserrent davantage et se font plus épaisses au fur et à mesure que l'on monte vers la figure d'Augusta qui, sur les remparts d'Autun, envoie son fils valeureux au martyr.

La figure d'Augusta et le groupe qui se trouve derrière elle, sur les remparts, sont recouverts d'une mousse blanche. Le ciel bleu disparaît peu à peu sous des taches pareilles, et celles-ci envahissent la droite des remparts jusqu'à la troisième arcade supérieure de la Porte Saint-André.

Si nous redescendons vers le centre, autour de Saint-Symphorien lui-même - il semble intact - nous constatons la présence de larges raies blanches, tracées comme avec un crayon d'argent. Dans le détail il faut signaler des taches au bras du proconsul à cheval, sur son justaucorps ; des taches au bras du lecteur de gauche, sur la poitrine

du licteur de droite, sur son vêtement, qui tombe vers le sol ; sur l'enfant nu qui jette la pierre, à Augusta, etc., etc.

En voilà, assez, n'est-ce pas ?

Moi, je ne jette la pierre à personne. Sauf pourtant ceci : il doit y avoir dans Autun quelqu'un qui a la garde et la sauvegarde des œuvres classées, des objets d'art appartenant à l'Etat ou au département, ou aux édifices culturels. Il y a quelqu'un, à coup sûr. Ce quelqu'un là, quel qu'il soit, ne remplit pas ses devoirs envers *Le Martyre de Saint-Symphorien*. Peut-être pourrait-on éviter de lui donner la croix, tout simplement... Que faut-il faire ?

D'abord éviter qu'un maladroit s'en occupe, surtout pour essayer le chef-d'œuvre. Il y a les « restaurateurs » au Louvre. C'est leur affaire. Mais nous demanderons à y regarder de près, avec quelques fervents d'Ingres. Que signifient depuis dix ans seulement ces raies blanches qui divisent la toile en quatre ? C'est à voir, et sérieusement.

Nous avons actuellement, en Saône-et-Loire, des parlementaires amis des arts : il y a Simyan et il y a Faisant, pour ne citer que ceux que je connais bien. Avec eux, ça ne traînera pas. On ne rencontrera plus les extravagantes exclusives de cet ancien maire et député d'Autun - lequel étant mort a droit à l'oubli - qui parlait de barricader la cathédrale, dès qu'on s'avisait de vouloir toucher au *Martyre de Saint-Symphorien* - Je pourrais en dire long là-dessus, et mon ami Paul Léon bien plus encore.

Je demande donc à Paul Léon d'envoyer quelqu'un à Autun : pour le surplus, il n'y a qu'à lui faire confiance.

Et peut-être quand M. Léon Bérard, ministre de l'Instruction Publique et des Beaux-arts, se rendra en Saône-et-Loire dans cette exquise Clayette, au cœur du Charolais, pour une inauguration prochaine et pour un pèlerinage larmartinien - pourra-t il s'arrêter à Autun afin de revoir le chef-d'œuvre de Ingres, remis en place, - toutes précautions prises - et dans le plus parfait état... Il n'y a pas un jour à perdre.

17 janvier 1914

VEILLONS SUR NOS CHEFS-D'OEUVRE

Depuis quelques semaines, les journaux de la région montalbanaise se font l'écho des justes doléances du public auprès de la municipalité de Montauban. Il s'agit du musée Ingres. La ville de Montauban, qui a l'honneur d'être la dépositaire de l'atelier, du maître, peut se flatter de posséder aujourd'hui l'un des plus merveilleux musées de France. Il est malheureusement trop vrai que le musée Ingres court deux risques, également dangereux : risque d'incendie, car les salles du rez-de-chaussée sont toujours concédées à des sociétés privées, soit pour des assemblées générales, soit pour des conférences, soit même, comme cela s'est produit au cours des dernières grandes manœuvres pour des festins de Balthazar, les salies ayant alors été réquisitionnées par le ministère de la Guerre, ce qui est, en vérité, fantastique. Pour ce qui est des risques de vol, la situation n'est pas moins grave. Le musée Ingres est surveillé par un gardien concierge dont la bonne volonté est évidente, mais qui ne peut pourtant pas être à la cave et au grenier, ouvrir la porte, accompagner les visiteurs de la base au faite et vérifier en même temps les allées et venues des uns et des autres. Il y a bien un second gardien qui, lui aussi, fait ce qu'il peut, mais ici encore il faut se rappeler que le musée Ingres proprement dit est composé de deux étages et que, en outre, il convient de surveiller les salles du musée Mortarieu et celles du musée archéologique. Il importerait donc que la ville de Montauban, soucieuse

comme elle l'est, de la bonne gestion de son musée, créât deux nouvelles fonctions de gardien et qu'elle prît en même temps des dispositions pour que nul ne pût pénétrer dans le musée, sans passer sous les yeux du concierge, lequel vérifierait avec soin entrées et sorties. Et enfin, il est nécessaire que la ville de Montauban renonce à tout jamais à prêter l'une quelconque des salles du musée pour des réunions qui font courir le plus grand danger aux riches collections artistiques léguées par Ingres.

13 mai 1916

LES FAUX INGRES OU AVIS AUX AMATEURS

Il y a, en ce moment même, à Toulouse, un marchand qui vend des dessins signés Ingres. Ces dessins sont signés Ingres, mais la signature n'est pas d'Ingres et les dessins ne le sont pas davantage. D'où sortent ces faux Ingres? On ne nous l'a pas dit. Ce qui est sûr, c'est que quelqu'un les a fabriqués de toute pièce, sans se douter peut-être qu'il frise la correctionnelle. Le marchand qui vend ces ordures pour des dessins originaux d'Ingres peut donner comme excuse son ignorance. Après la publication de la présente note, l'ignorance changerait de nom.

21 mars

LE MARTYRE DE SAINT SYMPHORÏEN A PARIS

Le chef-d'œuvre d'Ingres, qui est en dépôt à la cathédrale d'Autun, mais qui appartient à la France, est en ce moment dans les réserves du Louvre où l'on a procédé à sa restauration, justifiée par son fâcheux état. Le Martyre de saint Symphorien est définitivement sauvé. On le devra à l'initiative de M. Léon Bérard, alors sous-secrétaire d'Etat des Beaux-arts, et de la Commission des monuments historiques admirablement inspirée. Il est permis d'espérer que M. Jacquier, sous-secrétaire d'Etat des Beaux-arts ne laissera pas le Martyre de saint Symphorien réintégrer la cathédrale d'Autun, sans avoir donné aux artistes, aux écrivains d'art, aux amateurs, et enfin à tous ceux qui s'intéressent à l'histoire d'art, la joie d'admirer le précieux chef-d'œuvre. Rien ne peut s'opposer à cette manifestation artistique et tout sollicite les pouvoirs publics en sa faveur. Il est plus que facile d'exposer le Martyre de saint Symphorien, pendant quelques jours, dans le Louvre même, c'est-à-dire dans la glorieuse maison où déjà tant de chefs-d'œuvre du maître ont été accumulés; depuis M., Mme et Mlle Rivière, jusqu'à l'Apothéose d'Homère. Personne ne comprendrait une décision contraire, tandis que tout le monde applaudira à la libérale mesure qui nous permettra d'aller au Musée du Louvre étudier le Martyre de saint Symphorien.

23 novembre 1918

LES FAUX INGRES Comme on ne cesse point d'en fabriquer, nous avons pris la résolution de dénoncer publiquement les faussaires. Et voici ce que l'Eclair a bien voulu écrire à ce sujet :

M. Henry Lapauze veille jalousement sur la mémoire d'Ingres, dont, il s'est constitué l'historien. Personne, ne connaît comme lui la vie et l'œuvre du grand peintre à qui il a consacré tant de belles et fortes études, dont, il a organisé, à la galerie Georges Petit, peu d'années avant la guerre, l'exposition qui obtint un succès si éclatant ; enfin qu'il a toujours défendu contre l'oubli par la création du Musée Ingres à Montauban. Poursuivant la tâche qu'il s'est imposée, le gardien de la gloire du maître, il vient de

donner à la Renaissance de l'Art Français et des Industries de Luxe des pages singulièrement riches en information sur «les faux Ingres ».

On ne se fait pas une idée du nombre de fausses peintures, de faux dessins, de fausses miniatures d'Ingres qui courent le monde. Il y en a chez les marchands, dans les familles, chez les collectionneurs les plus renommés et les plus éclairés, et même dans les musées les plus fameux de France et de l'étranger. Malheur à qui possède un Ingres qui n'est pas d'Ingres ! Ce faux Ingres ne saurait échapper à la clairvoyance, on pourrait dire au flair de M. Henry Lapauze, qui a dressé de ces œuvres apocryphes une liste impressionnante à force d'être étendue. Et il donne les raisons qu'il a d'affirmer que ces Ingres, que leurs propriétaires croient authentiques et qu'ils ont achetés pour.tels,- ne le sont point, ne peuvent pas l'être. Jamais un critique n'a poussé, si loin l'esprit d'analyse. Quel dommage que Raphaël, Léonard de Vinci, Rembrandt, Velasquez, le Gréco, pour ne citer que quelques maîtres illustres entre tous, n'aient point trouvé leur Henry Lapauze ! Mais il y aurait bien des pleurs et dès grincements de dents parmi les collectionneurs et les conservateurs de musée ! Et que de désillusions cruelles ! M. Henry Lapauze, quand il s'agit d'Ingres, est sans pitié pour les possesseurs de faux. D'ailleurs, les reproductions de quelques faux Ingres qu'il a jointes à son article, nous montrent que ces œuvres ne sont pas indignes d'une galerie sérieuse. Seulement, que voulez-vous ? Ces Ingres, tout beaux qu'ils soient très souvent, ne sont pas d'Ingres. La vérité, d'abord. Merci à l'Eclair... Et, de plus en plus, prenez garde aux faussaires !

20 mars 1918

LES FAUX INGRES

Méfiez-vous... A l'Hôtel Drouot, deux dessins signés Ingres ont dû être retirés de la vente, malgré la rédaction ambitieuse du catalogue. Ils étaient faux, signature comprise. Ces faux Ingres venaient en droite ligne de Toulouse, où ou en fabriquait naguère un assez grand nombre. Nous avons dénoncé ces faux il y a dix-huit mois : on n'a pas voulu nous écouter et... le résultat, on le voit aujourd'hui ! Donc, prenez garde et n'enrichissez vos collections qu'à bon escient.

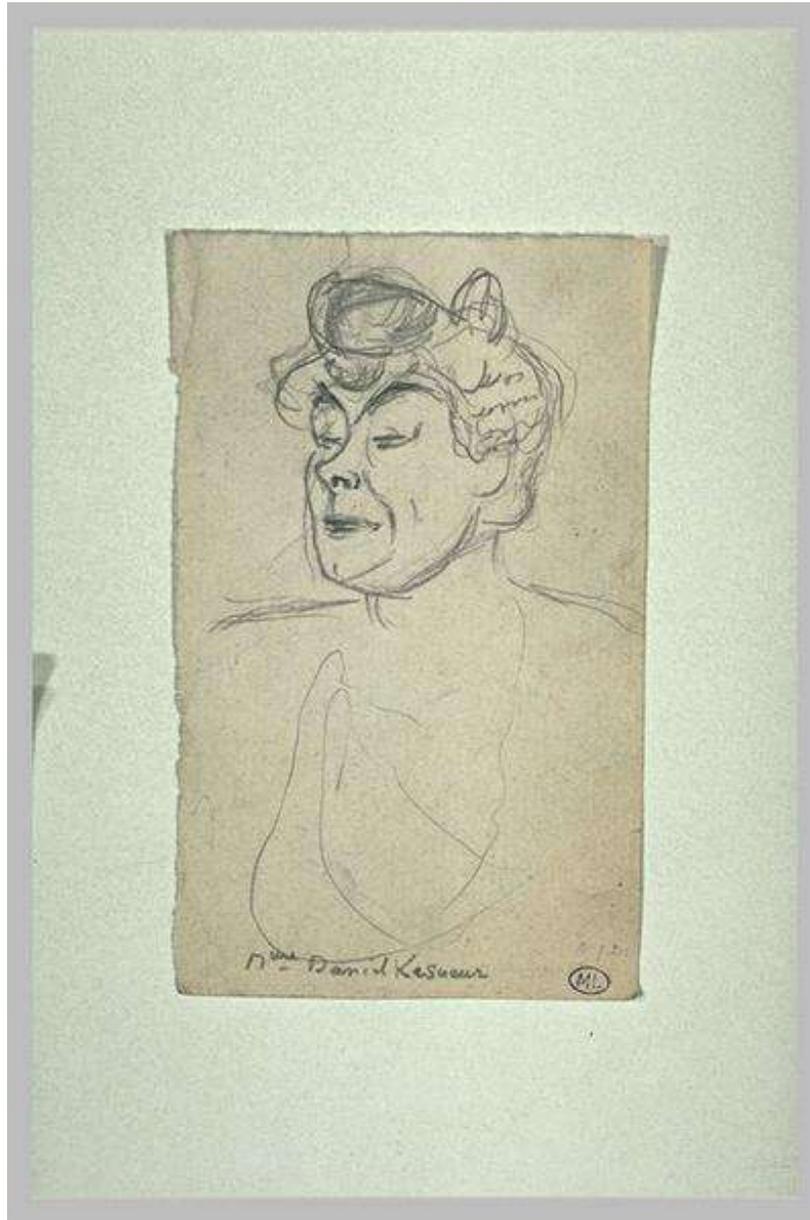
Le Gaulois 26 février 1880

Charles de Mazade

Né à Castelsarrasin (Tarn-et-Garonne), en 1831.—Petit-fils du conventionnel de Mazade, qui vota pour la réclusion, lors du procès de Louis XVI, et fit partie du conseil des Cinq cents. Habite rue Saint-Jacques, n° 33, appartement au troisième étage. Ameublement sévère et de bon goût. Cabinet de travail qui dénote l'homme d'études, le chercheur deux bibliothèques bondées de livres; sur la cheminée, des livres sur les fauteuils, des livres; sur le canapé, des livres, sur les chaises, des livres sur le bureau, des livres. C'est à peine si deux sièges restent libres. Physionomie pleine de rondeur, respirant l'homme simple, le savant absorbé par les études. Barbe épaisse semée de quelques fils d'argent. Belle carrure. Après avoir fait ses études de droit à Toulouse, M. de Mazade vint à Paris, en 1844, publia un volume de poésies, collabora à la Presse, à la Revue des deux mondes où ses critiques littéraires sont toujours marquées au coin d'un talent incontestable et incontesté, d'observateur. Ouvrages principaux l'Italie moderne, le comte de Serre, la Guerre de 1870-1871 qui lui a valu les rancunes des hommes dont il a fouillé les actes et flagellé les fautes. Candidat au fauteuil de Saint-René Taillandier. Reste étranger à tous les dessous de

cartes des élections, attendant, sans fièvre ni impatience, le vote d'aujourd'hui, et prêt à applaudir au choix de l'Académie portant ses voix sur un autre candidat; quoi qu'il en soit, l'admission de M. Charles de Mazade ne pourra pas être le résultat de complaisances et de camaraderies, mais bien un hommage rendu à son talent et à son caractère.

Son première épouse



Jeanne Loiseau est née aux Batignolles le 6 mars 1860. Ses parents ayant perdu leur fortune, elle fut jeune fille au pair à Londres ; à son retour en France elle donna des cours particuliers. Mais sa renommée littéraire rapide, puis son mariage, lui permirent de vivre de sa plume.

Le choix de son pseudonyme, imposé par l'éditeur Lemerre, lui vient d'un de ses ancêtres maternels Daniel O'Connell et du nom de jeune fille de sa mère Marie Lesueur¹.

En 1900 elle est nommée Chevalier de la Légion d'honneur avec le parrainage de Sully Prudhomme ; elle y deviendra officier en 1913. Elle épouse, en 1904, Henry Lapauze, critique d'art réputé, conservateur du Petit Palais.

Elle plaida pour la création d'une Académie littéraire des femmes et dénonça les

inégalités qui touchaient les membres de son genre. Après plusieurs refus, elle devient vice-présidente de la Société des gens de lettres. Elle décède au tout début de l'an 1921.

Œuvres poétiques :

- Invincible charme, 1897
- Le mariage de Gabrielle, 1897
- Comédienne, 1898
- Lèvres closes, 1898
- Au delà de l'amour, 1899
- La Fleur de joie, 1900
- Lointaine Revanche
- L'Or sanglant, 1900
- Fiancée d'outre-mer. Péril d'amour. Justice mondaine. Une mère, 1901
- L'Honneur d'une femme, 1901
- Le Meurtre d'une âme, 1902
- Mortel secret, 1902
- Le Cœur chemine, 1903
- Le Masque d'amour...
- Le Marquis de Valcor, 1904
- Madame de Ferneuse, 1904
- Le Masque d'amour : pièce en 5 actes et 7 tableaux, 1905
- L'Évolution féminine, ses résultats économiques, 1905
- La Force du passé, roman, 1905
- Fils de l'amant, 1907
- Madame l'ambassadrice, 1907
- Nietzscheenne, roman, 1907
- Le Droit à la force, roman, 1909
- Du sang dans les ténèbres
- Flaviana princesse, 1910
- Chacune son rêve, 1910
- Pour bien tenir sa maison, 1911
- Une âme de vingt ans, 1911
- Au tournant des jours (Gilles de Claircœur), roman, 1913
- Un foyer du soldat au front. Le foyer du soldat Mary Mather à l'armée du général Humbert, 1919

Portrait charge contre Henry Lapauze

Dans *Mémoires de ma Vie et de mon Temps* de Marcel Séméziès, dont une partie a été publiée par l'Académie de Montauban nous trouvons en pages 187-192, un portrait d'Henry Lapauze.

La sincérité incontestable de Séméziès lui permet à la fin de célébrer Marcel Sembat (un député qui a été grand ami de Lapauze) tout en affichant son mépris classique du peuple. Il sait reconnaître les mérites de l'homme dont par ailleurs il combat fortement les idées, Séméziès n'ayant que mépris pour le suffrage universel. Ce propos d'un homme, qui n'a pas eu besoin d'arriver puisque de naissance il était déjà en haut de l'échelle sociale, doit donc être lu comme un témoignage très utile et aussi partial que possible. « Un type curieux d'audacieux aventurier et de haut bandit moderne. » dont il rappelle cependant la générosité, et l'utilité de son travail en faveur d'Ingres. Pour Séméziès, on connaît l'art de naissance, ou par arrivisme. En fait, pour bien lire et comprendre le texte, rappelons que Séméziès témoignait de cette époque ancienne où travailler c'était de fait, déchoir. Lapauze a en effet beaucoup travaillé... J-P Damaggio

169 — Le monument Pouvillon et l'inauguration du Musée Ingres

[...] La fête enfin fixée au 3 octobre [1913] devait primitivement être uniquement en l'honneur de Pouvillon, mais sous l'influence d'Henry Lapauze¹ on y joignit l'inauguration du musée Ingres, dont la nouvelle installation venait d'être terminée et l'accessoire finit par dévorer le principal. C'est ici l'occasion de présenter le personnage d'Henry Lapauze. Ce Lapauze était un petit commis des Postes de Montauban, fils de gens très humbles, presque des paysans. Intelligent, audacieux, sans scrupules, dévoré d'ambition. Lapauze osa tout et tenta tout pour se pousser. Petit homme noir, vif comme poudre, aux yeux ardents, il fit la conquête d'une veuve riche, plus âgée que lui et l'épousa pour sa fortune. Aussitôt il donna sa démission, se transporta à Paris, intrigua à droite, à gauche, réussit à se faire admettre au **Gaulois** comme rédacteur de faits divers puis de la chronique d'art. Il ignorait tout de l'art mais il était très intelligent, il travailla un peu, acquit une teinture superficielle en peinture et, comme beaucoup de Montalbanais, eut l'idée géniale d'exploiter Ingres. Il obtint de la Municipalité la permission d'étudier Ingres dans les archives du Musée où il trouva des lettres, des notes, des documents de toutes sortes, et surtout des milliers de dessins, car Ingres avait légué à la ville de Montauban ses collections.

Tout cela était dans le plus grand désordre, non catalogué, et Lapauze put y puiser à son gré.

Avec l'aide de son journal, il lança un livre sur Ingres qui, bien présenté, eut un gros succès et classa Lapauze comme critique d'art. Habile à battre le fer chaud, ne doutant de rien, il organisa aussitôt à Paris une exposition Ingres dont la ville de Montauban fournit le plus gros appoint, Lapauze ayant promis à la ville une part de la recette en échange du prêt des tableaux. Il envoya au Musée, en effet, 20 000 francs.

Devenu à la mode, sachant admirablement se mettre en valeur, osant tout, Lapauze divorça, lâcha la veuve innocente dont la fortune lui avait ouvert la voie et épousa civilement une femme de lettres connue du tout Paris, extrêmement riche, toute

¹ Charles Lapauze dit Henry (1867-1925) était fils d'un menuisier en fauteuils.

puissante par les nombreux amants qu'elle avait eus dans le monde politique, Mme Daniel Lesueur². Elle acheva de faire de son mari un grand personnage, d'abord en le faisant envoyer en mission en Russie, puis en le faisant nommer conservateur d'un Musée et enfin Directeur du Petit-Palais après l'Exposition de 1900, dans laquelle Lapauze se créa personnellement une énorme fortune en spéculant sur les terrains de l'Exposition. Il y eut là des affaires très louches, qui auraient dû les faire arrêter, mais il s'en tira grâce aux relations de sa femme et sortit de là multimillionnaire et officier de la Légion d'Honneur.

Il est encore aujourd'hui un des personnages les plus considérables de la République, toujours très puissant. Un type curieux d'audacieux aventurier et de haut bandit moderne. Il est resté vulgaire, commun, mal élevé, mais on lui passe tout, il sait tout faire accepter. On le tient pour ce qu'il vaut mais on le craint, le sachant capable de tout. En fin de compte il faut lui pardonner beaucoup, car s'il a fait une fortune et une réputation par tous les moyens il a exalté la gloire d'Ingres, l'a remis sur le pinacle et a permis au Musée de Montauban de devenir un des plus intéressants Musées de province.

Avec les 20 000 francs fournis par Lapauze³, la Commission de Beaux-Arts commença à restaurer et à organiser le Musée. Je faisais partie de cette Commission depuis 1885. A la séparation de l'Église et de l'Etat, la Municipalité s'installa dans le Palais Épiscopal devenu vacant et abandonna tout l'ancien Hôtel de Ville au Musée. Nous organisâmes et décorâmes des salles nouvelles dans lesquelles furent installés tous les dessins d'Ingres trouvés dans ses cartons, bien encadrés, bien à jour, et l'on peut ainsi suivre sur ces dessins toute la laborieuse préparation des tableaux du grand peintre. Ce long travail auquel je pris moi-même une grande part avec le conservateur Achille Bouïs mort en 1914, M. Gustave Cambon mort en 1917, le peintre Henri Marre, le maire Charles Capéran et le Commandant Py, conseiller municipal, fut achevé en 1913, et Lapauze, désireux de parader et de jouer le grand premier rôle, obtint de la municipalité l'inauguration de ces salles nouvelles au même jour que la consécration du monument Pouvillon. Il se faisait fort d'amener le Ministre des Beaux-Arts. M. Léon Bérard, et il l'amena en effet avec un lot de grandes personnalités. Une bonne part de l'éclat de ces fêtes lui revint donc justement, mais il chercha trop à éclipser Pouvillon pour mettre au premier plan Ingres et Lapauze.

Le 2 octobre au soir, il y eut au Théâtre une première solennité dédiée à Pouvillon et à laquelle Lapauze affecta de ne pas paraître, engageant ostensiblement tous les Parisiens venus avec lui à n'y point venir. Seuls M. Léon Bérard, M. Pierre de Courcelles, Président de la Société des Auteurs Dramatiques et M. Georges Lecomte, président de la Société des Gens de Lettres y assistèrent dans la loge du Préfet. Gabriel Laforgue, au nom de l'Académie de Montauban et François Tresserre, au nom des Jeux Floraux de Toulouse, firent chacun un discours, parlant à peu près 20 minutes chacun. J'avais la grosse part et je parlai moi-même environ 75 minutes, peut-être même un peu plus. Je sentis que j'avais plu : les applaudissements ne signifient rien, ils sont de pure forme, on comprend le succès d'une harangue à une

² Daniel Lesueur, pseudonyme de Jeanne oiseau (1860-120), avait publié quelques ouvrages comme Nietzscheenne et fait jouer au théâtre Le Masque d'amour (1904)

³ Rappelons que Lapauze a offert au Musée sa grille monumentale en fer forgé. Après la mort de Daniel Lesueur, il a légué sa collection au Musée en souhaitant qu'une de ses salles porte le nom de son épouse. (800 auteurs. p. 190.) Le rôle de Lapauze a été solennellement rappelé en 1967-1968, lors de l'exposition Ingres du Petit Palais. (Voir Catalogue de cette exposition. Préface d'Adeline Cacan.)

sorte de rumeur qui se fait ensuite dans l'auditoire et aussi à la façon dont on est écouté. Tresserre était descendu chez moi, bien entendu, et j'avais reçu aussi l'autre délégué des Jeux Floraux, Gabriel Depeyre, le beau-frère de Jean de Marigny, homme horriblement myope, extrêmement laid, mais original et très lettré. J'avais encore chez moi François de Villeméjane qui venait d'être nommé au commandement de la division de Montauban, arrivait à peine et n'avait pas pris pied dans un hôtel.

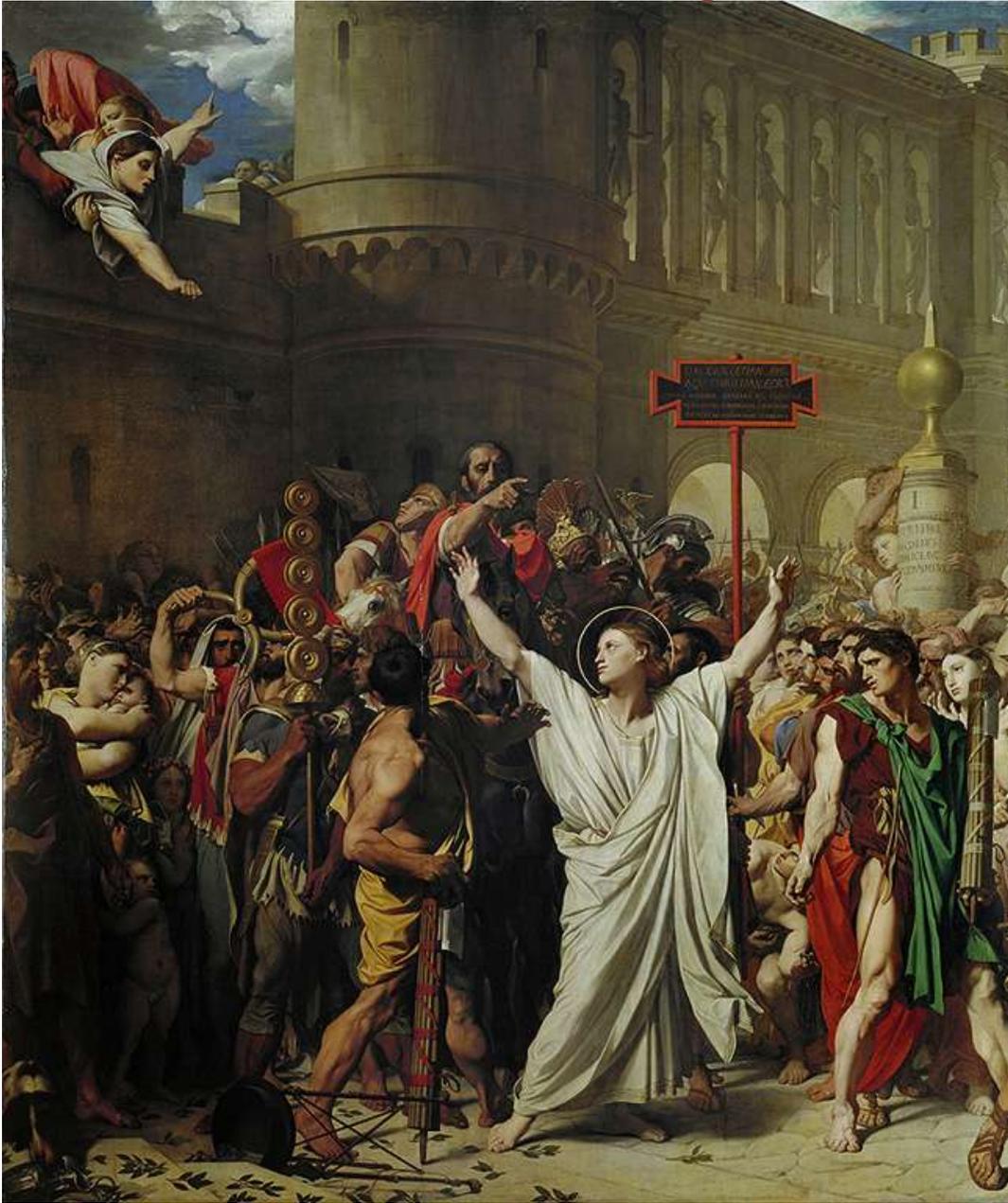
Le lendemain matin, dimanche 3, une deuxième solennité eut lieu de nouveau au Théâtre, mais cette fois absolument bondé par les soins de Lapauze, car c'était sa cérémonie à lui, celle d'Ingres. Le ministre Bérard prononça sur Ingres un discours sobre et fin, du meilleur ton et du meilleur goût. Après quoi, Lapauze parla longuement avec emphase, avec un feu violent, un peu d'Ingres et beaucoup de lui. Il fut emporté, excessif, trivial et vulgaire, flatta bassement le peuple souverain tout en exaltant les artistes, ce qui valut à sa médiocre harangue le plus vif succès. Ce diable d'homme savait prendre la foule. Après quoi on se rendit en cortège au Musée où le Sénateur-Maire Capéran souhaita la bienvenue à ses illustres hôtes avec beaucoup de bonne grâce et de facilité. Ce Capéran, fin et aimable, est très intelligent et possède un don merveilleux d'intuition. On visita les salles sous la conduite de Lapauze qui semblait le maître de tout et de tous, mettait tout le monde dans sa poche et reçut les plus chaudes félicitations pour l'excellent aménagement de son musée. Quant aux vrais organisateurs, Bouïs, Gustave Cambon, Henri Marre et moi, nous étions perdus dans la foule et il ne fut pas dit un mot de nous. C'est la vie. Vers les 3 heures de l'après-midi, on se retrouva au jardin public devant le monument de Pouvillon qui fut solennellement dévoilé et brièvement salué par le Sénateur-Maire. Césette et ses moutons apparurent sur la stèle au dessus de la fontaine sous l'ombre d'un grand arbre. Le monument est maigre mais l'emplacement est heureux. Le ministre Bérard parla sur Pouvillon avec autant de tact et d'élégance que le matin, Mademoiselle Cécile Sorel, de la Comédie-Française, récita, d'une voix langoureuse et trop étudiée, deux sonnets de Pouvillon, sur quoi M. Georges Lecomte, Président de la Société des Gens de Lettres, commença son discours par un compliment pommadé à la comédienne « *vous avez dit ces vers, mademoiselle, avec autant de talent que si vous n'aviez pas de beauté et autant de beauté que si vous n'aviez pas de talent...* ». M. Pierre de Courcelles, Président de la Société des Auteurs Dramatiques, parla ensuite et analysa **Les Antibel** et **Le Roi de Rome**. M. Huc, Directeur de la Dépêche termina par un discours aigre et tendancieux, qui fut peu goûté ; la fielleuse politique démocratique y transpirait et l'auteur s'efforça de revendiquer le doux Pouvillon comme un farouche Socialiste lui appartenant. Tout le monde était gêné, on sentait le mensonge, et ce fut une éclatante fausse note. Les Henri Pouvillon, les Étienne et Pierre⁴ furent mécontents et presque irrités³.

Le soir enfin il y eut un banquet de 200 couverts offert par la Municipalité dans la grande salle de l'usine Souleil louée à cet effet. Une musique militaire était installée sur la terrasse. Je me trouvais placé entre Tresserre et le violoniste Viondot, qui avait joué le matin sur le violon d'Ingres. Les discours sévirent à nouveau. Capéran dit quelques mots habiles. Le Préfet Chardon lut piteusement un discours macaronique louant tout le monde. Le ministre Bérard sut dire des choses nouvelles en renouvelant son salut à Ingres et à Pouvillon. Le Sénateur Georges Leygues, ancien ministre, parla à son tour du peintre et du romancier avec une abondante et facile éloquence. Le

⁴ Les trois fils d'Emile Pouvillon

dernier mot fut au député socialiste Marcel Sembat qui, dans une langue nerveuse et chaude, dit des choses spirituelles, fines et charmantes et blagua gentiment le ministre des Beaux-Arts tout en le couvrant de fleurs. Je trouvai Sembat le meilleur des orateurs de ces deux journées, et de beaucoup le meilleur. Il avait une intelligence vive, un talent original et un esprit de tous les diables. Il resta pour moi le plus marquant souvenir de l'événement. Comme il convient, la fête se termina par un feu d'artifice sur les Allées de Mortarieu, ce sont les deux plaisirs indispensables au peuple, et ses prétendus dirigeants, en réalité ses valets élus, n'auraient eu garde d'y manquer.

Sa défense d'Ingres



Un article dans son journal La Renaissance du 28 mars 1914

Même les plus grands artistes ont besoin pour accéder à la notoriété de personnes assurant leur promotion après leur mort.

LE MARTYRE DE SAINT-SYMPHORIEN A PARIS

LE Martyre de Saint-Symphorien est une des oeuvres les plus formidables de l'Ecole française. Si l'Italie la possédait, elle l'offrirait à ses visiteurs avec ce souci de la présentation qui honore nos confrères d'au-delà des Alpes. Or ce chef-d'œuvre de vérité humaine, d'exaltation mystique et de composition sublime se détériore dans la cathédrale d'Autun. « Vous le sauverez, Monsieur le Ministre. Vous persisterez dans votre volonté de lui éviter, la ruine totale qui le menace. Vous serez ainsi, dans

l'histoire de l'art français, celui qui, en dépit des plus révoltantes résistances, aura eu le courage d'aller jusqu'au bout de ses droits pour remplir tous ses devoirs, dès lors qu'il s'agissait de sauvegarder notre patrimoine d'art national. » C'est, à M. Léon Bérard, sous-secrétaire d'Etat des Beaux-Arts, que s'adressait ceci. M. Léon Bérard avait entrepris une lutte homérique contre la municipalité d'Autun, vigilante gardienne — et un peu trop intransigeante — du Martyre de Saint-Symphorien. La Commission des Monuments historiques avait appris que le chef-d'œuvre d'Ingres courait un véritable danger, et elle avait exprimé le vœu qu'une restauration fût entreprise qui devait le sauvegarder. La ville d'Autun, avec un zèle désordonné, s'opposait véhémentement au déplacement du tableau, lorsque M. Léon Bérard crut devoir affirmer les droits incontestables de l'Etat, sur le Martyre de Saint-Symphorien, commandé par l'Etat, payé par l'Etat, et déposé par l'Etat dans la cathédrale d'Autun. Le Martyre de Saint-Symphorien n'avait pas quitté Autun depuis 1889, et le maire d'Autun s'opposait à un nouvel exode, disant qu'il se tiendrait à sa détermination, par tous les moyens en son pouvoir. M. Léon Bérard fit connaître sa volonté résolue d'obtenir, en dépit de toutes les résistances, l'envoi à Paris du Martyre. Il fallut bien s'incliner : c'est ce que fit alors M. le maire d'Autun. Le Martyre de Saint-Symphorien est à Paris depuis quelques semaines et, restauré avec un soin pieux dans les ateliers du Musée du Louvre, il est à la veille de reprendre le chemin d'Autun où l'on imagine que la municipalité, en accord avec le clergé, saura assurer sa destinée dans des conditions dignes de lui. Auparavant, le Martyre de Saint-Symphorien doit être exposé pendant quelques jours au Louvre même, où il sera loisible aux artistes, aux écrivains, aux amateurs d'art, au grand public enfin, d'aller l'admirer. Ainsi, grâce à M. Léon Bérard, et grâce aussi — rendons-lui le juste hommage auquel elle a droit — à la Commission des monuments historiques qui a rempli tout son devoir, voilà enfin sauvée une des œuvres les plus formidables de l'Ecole française. Grâce à MM. Viviani et-Paul Jacquier, les admirateurs d'Ingres vont avoir sous les yeux l'une des rares œuvres qu'il ne leur ait pas été donné d'étudier à l'Exposition Ingres, aux galeries Georges Petit, en 1911. Le jour où ils pourront examiner la Chapelle Sixtine de la collection Marcotte, les ingristes pourront se flatter de connaître, dans sa totalité, l'œuvre du maître.

Le Martyre de Saint-Symphorien fut commandé à Ingres en 1824. C'est seulement en 1833 que le tableau parut au Salon. Il fut payé au peintre douze mille francs. Il existe une lettre d'Ingres datée du 16 janvier 1833 et adressée au Ministre du Commerce et des Travaux publics : « Monsieur le Ministre, Ayant bientôt entièrement terminé le tableau de Saint-Symphorien que je peins pour la ville d'Autun et sur la commande de votre ministère, je vous prie de vouloir bien me faire toucher le dernier tiers qui m'est alloué sur cet ouvrage. J'ai l'honneur d'être, avec respect, Monsieur le Ministre, votre très humble et dévoué serviteur. INGRES Membre de L'Institut. »

Un arrêté du 5 janvier 1833, visant les décisions des 24 décembre 1824 et 8 juin qui, ordonnait que le solde, soit quatre mille francs, serait payé à Ingres. . - Jamais tableau d'Ingres ne fut plus mal accueilli que le Martyre de Saint-Symphorien. La critique ne comprit rien à rien. Le sujet lui parut confus, le dessin excessif, la peinture brutale. L'évêque d'Autun avait lui-même tracé ainsi le programme qu'Ingres devait réaliser : « Le moment choisi est celui où le jeune Symphorien, entraîné par les satellites du gouverneur et par les bourreaux, est conduit au temple de Bérécinthe pour y sacrifier aux idoles ou recevoir la mort. Sa mère, placée près de là, sur le haut des murailles de la ville, l'encourage à souffrir avec une héroïque constance le supplice qu'on lui

prépare, et lui rappelle l'immortelle récompense que Dieu lui réserve dans le ciel. Le jeune martyr se tourne du côté de sa mère pour lui dire un dernier adieu et lui montre que son cœur affermi par la foi est prêt à braver les tourments et la mort et qu'il brûle de verser tout son sang pour l'Évangile de Jésus-Christ. Une foule nombreuse qui le suit exprime les divers sentiments d'étonnement et d'indignation, de douleur et de pitié, que ce spectacle inspire dans une ville presque entièrement encore païenne. La scène se passe au dehors et près de la porte appelée aujourd'hui portail de Saint-André, qui doit occuper au moins en partie le fond du tableau. Elle sera rendue fidèlement d'après le dessin qui en est gravé dans l'ouvrage de M. de La Borde sur les monuments de la France. On doit apercevoir un peu plus loin la colonnade formant le péristyle du temple de Bérécinthe. Ce dernier morceau est laissé au choix de l'artiste. La ville d'Autun étant à cette époque sous la domination romaine les costumes doivent être romains et de l'époque du règne des Antonins. »

De 1826, date à laquelle Ingres se rendit à Autun pour se placer dans l'atmosphère de son héros, jusqu'en 1833, date de l'exposition du Martyre de Saint-Symphorien, l'artiste ne cessa point de travailler à ce tableau. Il y a, au Musée de Montauban, des centaines, d'études consacrées au martyr, qu'il vit d'abord à genoux, les mains liées, le bourreau prêt à le frapper de l'épée, et qu'il dressa ensuite, jetant un regard vers sa mère qui, sur le rempart, dans un mouvement d'enthousiasme exhorte son fils au sacrifice. Pour la mère héroïque, pour le centurion à cheval, pour Faustus, père du martyr, et d'ailleurs, pour tous ceux qui, dans ce tableau colossal, jouent un rôle, Ingres s'est inspiré directement de la nature, sévère à lui-même, préoccupé de la vérité avant toutes choses, absolument éloigné du théâtral pour saisir uniquement l'essentiel dans la réalité. Que reprochait-on donc au Martyre de Saint-Symphorien et quels juges avait-il surtout contre lui ? Les classiques se prononçaient le plus sévèrement, tandis qu'il trouva des défenseurs inattendus parmi les romantiques ; un de ces derniers fut Décamps lui-même. Nous pouvons nous en étonner aujourd'hui. Témoins des hardiesses les plus outrées, en proie à une véritable anarchie artistique, nous avons peine à nous représenter Ingres traité comme un révolutionnaire. Pourtant sa témérité scandalisait. Par l'exagération de son dessin, l'abus de la force dans le nu, il se séparait irrévocablement de David. Depuis Michel-Ange, on n'avait jamais vu en peinture des torsos, des bras et des jambes musclés comme ceux des licteurs qui entraînent le saint vers le lieu de son supplice. L'énergie de l'accent allait, disait-on, jusqu'à l'in vraisemblance. Nul doute pourtant qu'il n'y eût là une antithèse voulue entre la bestialité des bourreaux et la supériorité toute morale de leur victime. Est-ce à dire que l'artiste demeura cette fois au-dessous de lui-même et que le saint Symphorien représente une erreur de ce grand génie ? Non, car, malgré son exubérance, le dessin garde toujours sa fierté. Rien de vulgaire dans tous ces corps trop robustes, mais magnifiques de style. Les expressions offrent une attachante variété. Le visage illuminé du martyr, l'exaltation fanatique de sa mère, sont les deux centres moraux du drame. Entre eux se partagent la curiosité, l'émotion de la foule. Les uns considèrent avec stupeur cette femme qui envoie son fils à la torture. Ils ne comprennent pas qu'elle le voit déjà dans la gloire, comblé des béatitudes célestes. Plusieurs s'indignent contre elle, comme ce jeune garçon qui ramasse une pierre pour la lui jeter, ou contre ce soldat qui, en arrière du centurion, tourne vers elle un visage plein d'un étonnement irrité. Une jeune mère presse son enfant entre ses bras dans une protestation frémissante. D'autres regardent avidement celui qui va mourir pour sa loi. Leurs sentiments oscillent de l'hostilité à la compassion, de l'indifférence à

l'horreur. Les plus éloignés se haussent avec des faces béantes et intriguées ; des femmes s'attendrissent ; un vieillard se prend le crâne à deux mains, confondu devant une inconcevable folie : un homme se frappe la poitrine, ouvre des yeux éblouis d'une subite clarté, semble prêt à se convertir. Et, les dominant tous, le centurion, du haut de son cheval, ordonne du geste qu'on en finisse, qu'on se mette en marche vers le lieu de l'exécution. La construction savante, précise et diverse d'une telle scène, tant de personnages qui représentent des caractères physiques et psychologiques si distincts, si pittoresques, une grande noblesse dans les attitudes, les belles draperies, l'énergie virile du dessin, une couleur toujours sobre mais bien adaptée en cela même à la décoration murale, par-dessus tout, l'indéfinissable beauté que le génie répand sur ses créations, n'y avait-il pas de quoi épargner à Ingres le déboire que la critique, autant que le public, lui infligea ?

Ingres était ulcéré. La médiocrité continuait à le combattre, à le harceler, à le poursuivre : il eut grande envie de s'en venger en exécutant quelque tableau, où on l'aurait vu s'acharnant sur tous ceux qui ont marqué leur trace ici-bas par une œuvre forte. Il jeta sur le papier d'énergiques croquis et de violents anathèmes. Puis il enferma le tout dans ses cartons et n'eut d'autre préoccupation que de s'en aller, de quitter Paris, de fuir le monde. Il écrivit, le 22 août 1834 à l'évêque d'Autun :

« J'ai enfin terminé votre tableau avec tout le soin dont je puis être capable. Exposé, et bien malgré moi, à la critique d'un public fort mêlé et qui a peu de sympathie pour le beau, le grave, et tout ce qui est sérieux et respectable, j'ai dû essayer les traits de l'envie, de la cabale, de l'ignorance et de la mauvaise foi. Mais heureusement que j'ai été aussi bien vengé par un bon nombre de bons esprits qui se sont hautement prononcés en ma faveur, et force, comme l'on dit aujourd'hui, est restée aux doctrines et grands principes d'un art que j'exerce depuis si longtemps dans cet esprit. »

Un élève d'Ingres, Lefrançois, qui vivait très près de son maître, écrivait, le 24 mars 1834, au peintre ÉloUIS : « Ce qui me chagrine, c'est que M. Ingres est profondément découragé ; il est dans son essence de ne rien prendre à demi. A peine il a vu la charge du pied d'un de ses licteurs, que les élèves de Gros ont crayonné sur les murs de l'Institut, et le voilà tout hors de lui, qui veut renoncer aux travaux du gouvernement, aux Salons, ne plus travailler que sur de petites toiles et pour ses amis et retourner en Italie sitôt qu'il le pourra. »

Un mois après, le 23 avril, quand Ingres se montrait si confiant auprès de l'évêque d'Autun, Lefrançois écrivait encore : « Je me flattais de l'espoir de voir le public revenir au tableau de M. Ingres ; il faut convenir que cet espoir a été trompé ; le Saint-Symphorien est fort peu regardé, à peine quelques connaisseurs y rendent justice, le reste repoussé probablement par le défaut de la couleur et par l'attitude ou bizarre ou forcée de quelques figures, passe sans s'arrêter à regarder ou jette une critique en passant ; aussi M. Ingres est-il presque complètement découragé ; il a renoncé à ses travaux du gouvernement ; il se tue de ses propres mains avec cette singulière résolution. Il ne veut plus peindre que des tableaux de chevalet, dans ce moment il fait le portrait du comte Molé. Il n'avait plus que six mois pour peindre le Couronnement de la Vierge à Notre-Dame-de-Lorette. Il aura été effrayé du peu de temps, lui qui a donné sept ans sur son Martyre. Voilà ses ennemis triomphants. Dieu sait si on voudra maintenant lui donner la direction de Rome ! Du reste son atelier ne désemplit pas, il nous arrive souvent de nouveaux élèves. Voyez la susceptibilité de l'homme, il traversait l'autre

jour la cour de l'Institut : les élèves de Gros étaient dans la cour, il s'aperçoit qu'ils rient en le voyant passer et voilà son sommeil troublé pour plusieurs jours. »

Ingres fut nommé Directeur de l'Académie de France à Rome. Il partit bientôt, chassé par la Médiocrité triomphante, pour un nouvel exil de sept années.

Aujourd'hui, le Martyre de Saint-Symphorien tient, dans l'Ecole française, sa place au premier rang, et, pendant quelques jours, tous ceux qui se préoccupent des destinées de l'art français, prendront au Louvre comme naguère à l'Exposition des galeries Georges Petit, la forte leçon de probité que l'œuvre d'Ingres donne à tous ceux qui savent l'entendre.

HENRY LAPAUZE.